

Virée Nocturne

Elle marchait seule, sous le ciel noirci par l'obscurité de cette nuit calme d'hiver. L'air glacial refroidissait ses mains craquelées qu'elle apaisait en les dissimulant dans le petit creux de chaleur niché sous sa fine veste. Ses pieds avaient pris l'eau à force de battre les flaques laissées par la pluie et, paradoxalement, le froid lui brûlait les chevilles.

C'était une jeune femme chétive et assez petite.

De loin, on aurait cru apercevoir un enfant mais la physionomie de son visage fatigué et son teint livide lui restituaient fidèlement son âge.

Le souffle chaud qui s'échappait machinalement de ses lèvres gercées se métamorphosait en buée au contact de l'air et son nez court reniflait.

Elle accéda à la rue Edouard Chef, et, d'un pas hésitant, tremblant, restant tapie dans l'ombre, elle évitait les lampadaires et leur faible halo de lumière orangée. Aucun bruit ne se faisait entendre, aucun mouvement ne se faisait ressentir, excepté celui des feuilles mortes.

La rue était déserte.

Elle s'arrêta d'un coup et observa minutieusement cette rue. Son sourcil droit s'agitait nerveusement ; quelque chose la tracassait. Ce silence pesant, ce silence de mort lui fit passer un frisson d'horreur dans le dos. Elle se résolut à le rompre, ce silence qui l'alarmait tant, et cria d'une voix tendue :

"Hey !"

La voix résonna, diminua petit à petit, et fit à nouveau place au silence.

N'espérant pas de réponse, elle se contenta seulement de reprendre son chemin quand soudain, elle discerna le bruit indistinct d'un moteur qui approchait.

Son cœur se mit à battre vite et fort. Elle analysa nerveusement d'un rapide coup d'œil l'allée, chercha une cachette, et se réfugia derrière les poubelles d'un restaurant.

Le bruit s'amplifiait, sa respiration s'intensifiait, et de grosses gouttes glissaient le long de son front dégagé.

Elle rongea ses ongles jusqu'au sang tout en s'efforçant de ne pas faire de bruit. Elle ressentait soudain des bouffées de chaleur étourdissantes et pencha sa tête vers l'arrière de façon à mieux respirer. Elle posa sa main sur sa poitrine brûlante, cherchant à modérer son souffle. La voiture était désormais non loin du lieu où elle se trouvait, elle en était certaine. Le moteur s'arrêta net. Son cœur battait tellement vite qu'elle craignit qu'il ne transperce sa cage thoracique. Les portières de la voiture claquèrent. Elle entendit distinctement des pas et se retint de respirer de peur de se faire attraper. Les pas avaient cessé. Le silence dominait à nouveau.

Elle pencha doucement sa tête et regarda d'un œil méfiant, le cœur crispé, la voiture. Ils étaient partis. Elle se sentait bête et se releva avec appréhension. Brusquement, une voix d'homme déchira ce calme :

"Tu te caches derrière les poubelles ?" dit-il en ricanant. Et il reprit :

"Que fais-tu dehors si tard mon trésor ?"

"Laissez-moi tranquille, je rentre seulement chez moi"

Alors, il prit un air sérieux et ordonna :

"Marco, amène-moi la batte."

Ses yeux s'écarquillèrent instantanément, et, sans qu'elle eut réfléchi, elle s'enfuit en courant car elle connaissait le sort qu'ils lui réserveraient.

Les deux hommes la poursuivaient, la batte de baseball à la main. Ils couraient beaucoup plus vite et la rattrapaient petit à petit. Elle courut aussi vite qu'elle le put et s'enfonça dans un creux situé entre deux bâtiments. Elle sauta un muret et s'érafla tout le flanc gauche. Malgré la douleur, elle continua de courir.

Elle se retourna et vit qu'ils n'étaient plus là. Elle avait réussi à les semer et arriva au quartier des Lamentains, essouffée, et les pieds en sang, car ses minces chaussures s'étaient déchirées durant sa course. Ses jambes tremblaient, et pour cause, elle avait fourni un effort physique trop important.

Elle reprit son chemin et marcha jusqu'à apercevoir ce qui lui semblait être une fête. Elle distinguait quelques personnes qui dansaient et les lumières étincelantes qui s'échappaient des projecteurs l'éblouissaient. Elle redoutait de passer devant mais elle ne pouvait contourner cet obstacle car elle habitait au fond de cette rue. Elle avançait d'un pas anxieux. Elle était pratiquement à la fête et vit un groupe de personnes qui la dévisageaient.

Elle continua son chemin sans en tenir vraiment compte mais quand elle arriva devant la fête, tout le monde la regardait.

Les discussions avaient stoppé.

Elle avança honteuse sans vraiment savoir ce qu'elle avait fait de mal mais il lui sembla qu'ils lui parlaient.

« Regardez c'est elle ! Que fais-tu ici ? Tu es tellement stupide, regarde-toi ! » cria une voix au milieu de la foule.

Et toute cette foule s'était retournée contre elle et tous lui en voulaient. Les voix fusaient de partout :

“Tu es pitoyable !

- Regarde-toi !

- Pauvre folle !”

Elle regardait toutes ces personnes, offensée des paroles blessante qu'elle entendait, et les voix continuaient :

“Tu es un poids pour la société !

- Lamentable !

- Pouilleuse !

- Tu es inutile !

- Tu es folle ma pauvre !

- Personne ne t'aime !

- Tu mérites qu'on te traîne dans la boue !”

Puis un grand cri s'éleva :

“Trainons-la dans la boue ! Oui, trainons-la dans la boue !”

Ces voix s'intensifiaient et répétaient cette phrase encore et encore.

Un fille corpulente et malodorante apparut devant elle et lui cria :

“Elle mérite mon poing dans la figure !”

Elle s'éloigna de cette personne dérangeante en reculant, et, se tournant elle vit un jeune homme s'approcher. Il lui sembla voir des asticots gigoter dans ses orifices. Elle retint un

cri de terreur. Il s'approchait dangereusement d'elle et ses os semblaient grincer. Elle vit devant ses yeux la peau de ce misérable prendre une coloration rougeâtre et ses tissus se décomposer. Les asticots sortaient désormais de ses bras, de ses jambes, de son torse en lui éclatant la peau et des morceaux de chair pourrie tombaient sur le sol. Cet immonde spectacle lui tourna la tête et elle faillit s'évanouir à plusieurs reprises. Des nausées convulsaient son estomac. Une odeur putride atteignit alors ses narines. Cet homme se transformait en charogne.

Elle porta ses mains décharnées à ses yeux pour ne pas voir cette scène épouvantable, mais quand elles arrivèrent dans son champ de vision, elles palissaient et elle avait de plus en plus de mal à les bouger. Ses mains se transformaient en pierre. Elle courut, terrorisée, s'éloignant de cet endroit cauchemardesque. Elle courut jusqu'à ne plus pouvoir respirer. Elle parcouru 10 mètres à peine, mais n'avait plus la force de bouger ; il lui sembla qu'elle se transformait en statue de pierre.

Ses genoux tombèrent sur le sol et elle dévisagea ses mains et ses bras froids et cendrés. Au loin, on entendait une voiture arriver.

Les voix continuaient avec une intensité plus élevée. Maintenant, elle s'en fichait. Les voitures pouvaient passer, les gens pouvaient se moquer, ils pouvaient la frapper, la battre à mort. Tout cela n'avait plus d'importance, elle se changeait en statue, en statue sans vie, sans émotion.

Le sang de ses pieds avait séché, et son flanc gauche l'inondait de douleur.

De grosses larmes chaudes traversaient son visage pour s'écraser sur ses cuisses. Des spasmes contractaient sa cage thoracique influençant sa respiration. Elle était condamnée.

Et les voix continuaient :

“Fais tes valises, plus personne ne veut de toi !”

Une lumière apparut autour d'elle, telle une lumière divine. Ça y est, pensa-t-elle, c'est la fin, c'est Dieu qui vient reprendre mon âme. La lumière s'accentua. Elle tendit les bras vers le ciel comme une prière envers l'éternel. Ça y est. Au revoir, chère planète Terre. Mais un bruit l'interloqua. La lumière avait disparu. Trois hommes l'attrapèrent et l'emmenèrent de force à l'arrière du camion qui venait de s'arrêter à côté d'elle. Un des trois hommes monta avec elle et l'attacha à la banquette. Elle regardait fixement l'homme, avec une rancœur grandissante.

“Pourquoi ils disent ça ! Pourquoi ! Pourquoi tout le monde m'en veut ? Pourquoi ces gens dehors me frappent et m'insultent ? Qu'ai-je fait ?” cria-t-elle avec une voix tremblotante.

L'homme la regarda et ne répondit pas.

“Pourquoi ?” elle insista en sanglotant.

“Mais de qui parlez-vous ? Il n'y a personne.”

Cette phrase résonna dans sa tête. N'y avait-il vraiment personne dehors ? Elle était comme hébétée après un choc très violent. Elle entendit les deux hommes restés hors du camion discuter :

“Ramenez-la dans sa cellule, ce n'est pas normal qu'une personne atteinte de schizophrénie à un stade aussi élevé puisse s'échapper de cet asile.”